

HENRY SERGG

***JOINOVICI***

*L'EMPIRE SOUTERRAIN*

*DU CHIFFONNIER MILLIARDAIRE*

French Pulp Éditions

Les Féroces

*Le monde aime sa boue et ne souhaite pas qu'on l'agite...*

Dostoïevski

## CHAPITRE I

Le jeune homme a entrouvert la fenêtre. Il jette un coup d'œil dans la ruelle. Un colosse et un malingre se battent au couteau. De chiches rayons de soleil s'infiltrèrent entre les toits rapprochés et dérapent sur les lames des deux armes. Les encouragements fusent, décochés en espagnol, en italien, en polonais, en arménien, en une dizaine d'autres langues, par la foule excitée qui s'est rassemblée, attirée par l'odeur du sang qui va couler, hommes et femmes mêlés. Le colosse est sûr de lui, sûr de ses quatre-vingt-dix kilos, sûr de son mètre quatre-vingt-cinq. Il tente de jouer le coup en force, d'impressionner son adversaire, un manouche ondulant comme un félin, qui ne s'en laisse pas conter, feinte, se dérobe, esquive, une vieille pelure enroulée autour de son bras gauche, la lèvre carnassière, l'œil haineux, la peau olivâtre. Le colosse a trop présumé de sa puissance. Il veut porter l'estocade, certain que l'ennemi ne peut plus battre en retraite. Erreur fatale. Au moment où il jette son poids en avant, le manouche déboîte et, en un geste fulgurant, sa lame s'enfonce dans le foie, lacère, remonte, se rabat, tranche latéralement. La foule applaudit ce joli coup. La lame ressort. Le colosse tombe. Le manouche bondit sur lui. Le couteau ouvre la gorge. Le sang jaillit. La foule est en délire. Le jeune homme referme sa fenêtre, se couche sur son grabat. C'est une bonne leçon que lui a donnée le manouche. Pas besoin d'être un colosse pour réussir dans la vie. Seule compte l'intelligence. Mais à quoi pourrait bien lui servir son intelligence en l'instant présent ?

Le réduit sordide dans lequel il gîte (six mètres carrés) se coince dans une baraque en bois dressée dans ce que l'on appelle à l'époque la Zone de Saint-Ouen. De quoi s'agit-il ?

Sous Louis-Philippe, le mur des Fermiers Généraux n'était qu'une enceinte fiscale mais Paris, d'un point de vue militaire, demeurait une ville ouverte. Le roi des Français, se souvenant des invasions alliées de 1814 et 1815, décida de fortifier la capitale. Le projet de loi déposé par Thiers malgré l'opposition de Lamartine fut adopté le 1<sup>er</sup> août 1841 et une enceinte bastionnée fut construite *périphériquement* au mur des Fermiers Généraux, à une distance d'un à trois kilomètres de ce dernier. Côté Paris, elle était bordée d'une route militaire dont le tracé est suivi par les actuels boulevards extérieurs parisiens portant les noms de quelques-uns des maréchaux d'Empire. Côté banlieue, un glacis profond de deux cents mètres et réputé *non aedificandi* la séparait des premières habitations. Grâce à cette enceinte, Paris put soutenir victorieusement le siège des Prussiens en 1870 et 1871, mais

son utilité devient nulle après la première guerre mondiale. La loi du 19 avril 1919 prononce son arasement. La démolition, commencée en 1920, se terminera en 1924<sup>1</sup>. Dans cet intervalle, aux limites de Saint-Ouen s'est installée une population hétéroclite d'étrangers qui, pour s'abriter, a construit sur l'ancien glacis et sur l'emplacement des fortifications (les inoubliables fortifs célébrées dans les goulantes des mauvais garçons en vogue dans les années vingt) un bidonville de cabanes, de baraques, de clapiers, en bois, en tôle ondulée, en ferraille, en cuir bouilli, en cartons d'emballage, en poubelles volées et aplaties, en toile goudronnée. Certaines constructions comportent même un étage, voire plusieurs. Elles se serrent les unes contre les autres pour se réchauffer, solidaires contre le froid des hivers parisiens. D'étroites ruelles découpent leur entrelacs. Un mètre de large, pas plus. Dans leur dédale, la police n'ose se risquer car dans la foule des étrangers qui se sont réfugiés ici se terrent des bagnards en rupture de ban, les déserteurs de la première guerre mondiale que l'on n'a pas encore amnistiés, des assassins traqués par la Justice, des coupe-jarrets à l'aise dans ce coupe-gorge, les pâles voyous des anciennes barrières de Saint-Ouen et de Clichy qu'a si bien décrits Auguste Le Breton, une pègre qui n'hésite pas à tuer pour protéger sa liberté. Il faudrait des milliers de gardes mobiles pour cerner et trier l'humanité qui grouille ici. Aucun préfet de police n'osera décider l'éradication de ce cancer purulent aux portes de Paris.

Quant aux autres, les étrangers, ce sont les laissés-pour-compte de la fantastique vague d'immigration qui déferle sur la France après la terrible hémorragie subie durant le conflit de 1914-1918. Un million et demi de morts militaires, sans compter les civils par faits de guerre. Il faut reconstruire les départements de l'est et du nord. La population rurale masculine est décimée. Polonais, Italiens, Belges, Espagnols, franchissent la frontière en longues cohortes dépenaillées. Des millions d'étrangers viendront ainsi s'intégrer dans la nation mais certains Français fulmineront. Henri Béraud, pamphlétaire de grand talent, prince de la presse d'avant 1939, ancien du *Canard Enchaîné*, polémiste à *Gringoire*, fustigera l'invasion en des termes excessifs, qui de nos jours lui vaudraient une inculpation pour écrits racistes mais que l'on ne peut s'empêcher de citer, en raison du souffle incontestable et parce que la tirade est d'une actualité brûlante dans le contexte politique français de 1986 :

*On ouvre toutes grandes les écluses au déluge cosmopolite. Sommes-nous le dépotoir du monde ? Par toutes nos routes d'accès, transformées en grands collecteurs, roule sur nos terres une tourbe de plus en plus grouillante, de plus en plus fétide. C'est l'immense flot*

---

<sup>1</sup>. Jacques Hillairet, *Connaissance du Vieux-Paris*, Éditions Princesse, 1951.

*de la crasse napolitaine, de la guenille levantine, des tristes puanteurs slaves, de l'affreuse misère andalouse, du bitume de Judée, c'est tout ce que recrachent les vieilles terres de plaies et de fléaux. Doctrinaires crépus, conspirateurs furtifs, régicides au teint verdâtre, polacks mités, gratin de ghetto, pistoleros en détresse, espions, usuriers, gangsters, marchands de femmes et de cocaïne, ils accourent, précédés de leurs odeurs, escortés de leurs punaises. Ils arrivent de tous côtés, sur les océans, par paquebots. Ils arrivent et on les attend. De gauche ou de droite, ils ont toujours des amis. Brave Français, ils t'ont colonisé. Le bicot, c'est toi...*

Mais ceux qui sont ici dans la Zone de Saint-Ouen n'ont colonisé personne. Leurs bras sont trop faibles pour travailler dans la mine ou combler les tranchées de Verdun. Certains sont des mutilés de guerre, surtout italiens ou belges. Ils ne tiennent pas les cadences de travail qu'on impose. Ils sont rejetés de partout. Alors, pour survivre, ils livrent leur femme ou leurs filles à la prostitution. Dans la faune qu'ils côtoient les souteneurs ne manquent pas.

Le jeune homme couché sur son grabat et qui vient d'assister au duel entre le colosse et le malingre rumine à présent de sombres et amères pensées. C'est sur l'indication d'un parent qu'il est venu en France. Il s'appelle Joseph Joinovici. Il est juif et né à Kichinev en Bessarabie, en 1902. Nous sommes en 1923. Il a vingt et un ans. Il a vu le jour dans l'empire tsariste et était donc russe à sa naissance mais, au traité de Trianon, le 4 juin 1920, la Roumanie se voit attribuer la Bessarabie au détriment des Soviets. Il est devenu roumain. De toute manière, la Bessarabie, historiquement, a toujours été un territoire de langue roumaine et Joinovici est un nom à terminaison typiquement roumaine.

Il est issu d'une famille miséreuse. La Bessarabie a tour à tour été occupée par les Russes, les Turcs et les Roumains, et c'est un long passé de pogroms qui hante ces juifs pauvres dont l'espoir de survie se situe à l'ouest et, si possible, sur les rivages des États-Unis. Aussi les oncles et cousins de Joseph Joinovici ont-ils émigré sous des cieux plus cléments. Joseph a suivi leur exemple mais s'est arrêté en France. Pour se retrouver dans la Zone de Saint-Ouen au milieu d'une humanité à la misère hideuse. Avant de partir, il a pris femme dans la communauté juive de Kichinev. La jeune épouse s'appelle Hava Schwartz. Elle est demeurée au pays en attendant que Joseph fasse fortune à l'étranger. Certes, il pourrait se porter volontaire pour travailler comme ouvrier agricole ou comme manœuvre dans les travaux publics. Mais cette voie ne l'attire pas. Elle n'offre, pressent-il, aucun avenir. Il a d'autres ambitions, mais lesquelles ?

Il ne sait pas encore. Il cherche. Il se sent doté d'une vaste intelligence mais ne possède

pas les moyens pour la mettre en valeur. Son instruction est nulle. Il ne sait ni lire ni écrire. Il parle à peine français et s'exprime en un sabir hallucinant, fait de roumain, de russe, de yiddish et de français. Il n'a que vingt et un ans mais, physiquement, est déjà empâté. Son visage est porcine. Les yeux sont ronds et petits. « En trous de pine », comme dira vingt ans plus tard son associé, Henri Lafont, patron de la Gestapo de la rue Lauriston. La démarche est lourde, préfigurant l'embonpoint. Il est vêtu de haillons. Même les tristes hétéaires de la Zone se moquent de lui. Il n'en a cure. Il se sent habité d'une farouche détermination à se sortir de l'existence misérable qui est la sienne et à grimper l'échelle sociale.

Par n'importe quels moyens.

De quoi vit-il avant l'ascension fulgurante que lui prédisent ses rêves ? Il est biffin, chiftire, comme on dit dans l'argot de la profession. Son terrain d'élection ? Clichy-La-Garenne, à deux pas de Saint-Ouen. Armé d'un crochet de fer, un sac alpin sur le dos, il fouille les poubelles. Quand le jour se lève, il se plante devant le bistro qui fait l'angle de la rue Henri-Barbusse, en face du commissariat. Il attend l'ouverture. Une certaine animation règne déjà dans cette aube épaissie par les fumées industrielles. Ouvriers allant pointer à l'usine Monsavon qui empuantit le quartier de ses émanations nauséabondes, femmes avec leurs paniers de linge se pressant pour investir le lavoir des *Deux-Sœurs*, chevaux trotant allègrement sur les pavés disjoints en tirant le camion de livraison des bidons métalliques destinés à la laiterie du bout de la rue. Le bâtiment qui abrite le bistro date, assure-t-on dans le voisinage, de l'époque du roi Dagobert. On est presque tenté de le croire à en juger par l'état de décrépitude de ses murs aux madriers apparents. Joseph Joinovici ignore qui est le roi Dagobert. Dès que le rideau métallique se lève, il s'engouffre, se colle au comptoir en zinc, guette le sifflement du percolateur, avale goulûment son café, s'octroie en prime une ou deux tartines du pain rassis de la veille, parfois s'autorise un verre de mauvais rhum si le froid pince par trop au-dehors. Il règle avec quelques pièces de monnaie sorties de son mouchoir roulé en boule et repart avec son sac alpin bourré des fruits de sa récolte.

Ceux qui vont lui acheter sa camelote, ce sont les chiffonniers et les ferrailleurs qui officient dans les rues Morice et Martre, dans un quadrilatère de baraques chancelantes, d'entrepôts lépreux, de hangars sordides, au fond d'arrière-cours sombres et inquiétantes, de passages et de culs-de-sac peuplés de rats immondes, bordant un amas de maisons basses et lézardées. Pour la plupart, ces chiffonniers et ces ferrailleurs sont des manouches d'une rapacité féroce, qui ne témoignent d'aucune indulgence envers cet étranger qu'ils comprennent à peine. Certains parmi eux sont hongrois et l'ennemi juré des Hongrois,

c'est le Roumain. Joinovici apprendra vite à ne pas décliner sa nationalité.

C'est parmi ces chiffonniers et ces ferrailleurs qu'il va pourtant rencontrer sa première chance. Depuis deux ans il trime à Paris. Son mouchoir sale n'est guère grossi par le produit de ses économies. Il vit toujours dans la Zone de Saint-Ouen où, lorsqu'il part chiner, il bute parfois sur un cadavre tombé dans la ruelle après un règlement de comptes au couteau. Les surineurs ici sont légion. Un jour, il fait la connaissance de Yakoub. Il est juif comme lui et la solidarité ethnique va, dès cet instant, jouer à fond. Yakoub est « arrivé ». Il a pignon sur rue. En provenance de Pologne, il a immigré avant la guerre. Tout de suite, Joinovici adopte l'attitude qui convient. Il se fait larmoyant et, en yiddish, conte ses mésaventures. Il est orphelin de père et de mère. Ses frères, mobilisés dans l'armée du tsar ont été tués dans la bataille des lacs de Mazurie, ses sœurs ont été violées à répétition par les soldats de Denikine et en sont mortes. Lui-même a fui de justesse un pogrom qui s'amorçait. Il fabule avec brio, une tactique qui le sortira plus tard du mauvais pas et qu'il rode avec celui dont il cherche à s'attirer la sympathie. Il réussit. Yakoub s'apitoie, le prend sous sa protection, lui indique les coups fructueux, les bons coins à prospecter, lui déniche un logement plus décent dans la rue Cousin à Clichy (aujourd'hui rue du Docteur Roux), l'emmène prendre ses repas chez lui, dans son bel appartement de la rue Martre. Les temps deviennent plus prospères pour Joinovici. Il se prive sur tout, économise sou par sou, prend du galon lorsque Yakoub l'invite dans son entreprise et l'affecte au tri des métaux. Dans le ghetto de Kichinev, Joinovici était serrurier. Le métal, ça le connaît. Yakoub discerne en lui le jeune homme ambitieux, animé d'une ardente foi en lui, en ses capacités, bûcheur, dur à la peine, ne lésinant pas sur les heures supplémentaires, toutes qualités fort appréciées dans ce milieu d'hommes rudes et rugueux. Yakoub lui confie quelques affaires à traiter, mineures, certes, au début. Joinovici réussit brillamment le concours d'entrée dans la corporation. Yakoub ne traite qu'avec des juifs, nombreux dans le métier. Il se méfie des manouches de Clichy, de Saint-Ouen et de Montreuil. Il possède de nombreux contacts ailleurs. Les manouches détestent les juifs, il le sait. Vingt ans plus tard, Hitler réunira les uns et les autres dans les mêmes camps d'extermination.

Nous n'en sommes pas là. Joinovici prospère grâce à Yakoub qui ignore qu'il a réchauffé une vipère sur son sein. Deux années s'écourent, idylliques pour les deux hommes, puis les affaires commencent à battre de l'aile pour Yakoub. En réalité, c'est Joinovici qui traite en sous-main avec deux Arméniens avec lesquels il s'est abouché. De l'intérieur, il pompe la substance de l'entreprise menée par Yakoub. Ce dernier a besoin d'argent frais. Joinovici, souriant, aimable, prête mais exige un reçu. Il ne sait ni lire ni écrire mais sait compter et

reconnaître les chiffres.

« Tu es comme mon fils, remercie le Polonais. Tu me sauves la vie. »

Quelque temps se passe puis c'est un nouvel emprunt. Joinovici ouvre sa bourse. Le reste de ses économies y passe. Second reçu. Il attend quelques jours puis révèle son vrai visage.

« Désormais ton entreprise m'appartient. »

Yakoub est suffoqué. Il n'en croit pas ses oreilles. Quoi ? Celui qu'il considérait comme son fils le trahit ? Joinovici, qui déteste la violence et ne possède pas une once de courage physique, a amené ses amis arméniens. Ces derniers ouvrent leurs couteaux à cran d'arrêt pour bien signifier à l'occupant des lieux qu'il n'est plus le maître à bord et qu'il n'a pas intérêt à se rebiffer. Yakoub en a les larmes aux yeux. Il supplie, évoque sa famille qu'il doit nourrir. Joinovici demeure inflexible. L'entreprise lui appartient puisque Yakoub ne peut rembourser ses dettes. Bien sûr, elle ne lui appartient pas en totalité mais il est majoritaire. Il tranche : Yakoub pourra continuer à travailler sous ses ordres. Les Arméniens veilleront à ce que les formalités soient accomplies en bonne et due forme. Yakoub est effondré mais accepte le marché. Ne doit-il pas survivre ?

Joinovici exulte. Il est propriétaire d'une entreprise de récupération de chiffons et de ferraille. L'horizon s'éclaircit. Il en profite pour faire venir de Roumanie son frère Mordechai qui, bien évidemment, est vivant et n'est pas mort dans la bataille pour la conquête des lacs de Mazurie. Joseph a besoin de quelqu'un en qui il puisse avoir confiance. Son *standing* a grandi. Aussi abandonne-t-il son logis de la rue Cousin pour s'installer rue Martre dans un appartement qu'il partage avec son frère. Son français s'est très légèrement amélioré mais son sabir demeure effrayant. Il réinvente la syntaxe, supprime les articles, massacre la conjugaison, dynamite la construction des phrases. On croirait un matelot levantin en goguette dans le bouzbir de Casablanca. Physiquement, il s'est épaissi. Sa taille s'arrondit, le cou gonfle, les joues bouffissent. Sur le plan sexuel, il affectionne les prostituées mais, toujours méfiant, utilise des préservatifs. Ses amis arméniens l'ont emmené chez un compatriote, un tailleur. Joinovici a haussé les épaules. Il se contentera de la confection. À cette époque, il se montre avaricieux. Pas de folles dépenses, pas d'inconséquence. D'abord, creuser son trou.

Le trou, il va le creuser.

Les relations d'affaires de Yakoub n'ont pas apprécié le traitement qui a été réservé à ce dernier. Qu'à cela ne tienne, les Arméniens prendront le relais. Joinovici n'est pas raciste pourvu que les affaires marchent. Il s'entretient avec son frère :

« De l'argent, il y en a beaucoup à prendre ici mais il faut savoir le prendre. »



Il sait comment faire car il est allé à bonne école avec Yakoub, ce pauvre Yakoub qui dépérit à vue d'œil et qui n'a plus goût au travail. En quelques mois, Joinovici lui rembourse le montant de sa part minoritaire dans l'affaire et le met définitivement à la porte. À présent, il est libre de ses mouvements. C'est un bourreau de travail. Secondé par son frère, il gère son entreprise et, parallèlement, démarche pour dénicher de nouveaux marchés tout en recrutant de nouveaux chiffonniers qui lui livreront leurs collectes. En province, il noue de fructueux contacts qui douze ans plus tard vont se révéler précieux. Son sabir surprend mais sa verve, sa truculence, amusent, sa fausse bonhomie rassure les méfiances provinciales. L'enfance et l'adolescence torturées qu'il s'est fabriquées émeuvent.

« Mes frères sont morts pour que la France, elle meure pas à Verdun ! » clame-t-il.

Les anciens poilus essuient furtivement une larme. Et à la mémoire des frères inventés on remet une tournée sur le zinc. Familièrement on commence à l'appeler « Monsieur Joseph ». Il préfère. Dans le milieu des ferrailleurs et des chiffonniers les affaires se traitent au comptant. M. Joseph paie rubis sur l'ongle. Jamais d'histoires avec lui.

En 1927, il fait venir sa très jeune épouse née Hava Schwartz et déménage dans un autre logement, rue Morice. Hava lui donnera deux filles, Hélène en 1928 et Thérèse en 1929.

La conjoncture économique est bonne. Le 24 octobre 1929, ce fut le Jeudi Noir à Wall Street et le *krach* boursier qui s'ensuivit fut d'une ampleur encore inconnue. Mais la vague de la récession n'a pas encore touché la France. Son ministre de la Guerre a fait voter par le Parlement des crédits pour la construction d'une ligne de fortifications sur la frontière nord-est. Elle portera son nom. Ce sera la ligne Maginot, véhicule de tant d'espérances avortées dans l'œuf. Car la France a été saignée à blanc durant le dernier conflit. Elle se refuse à une nouvelle hémorragie. Désormais, la doctrine militaire inspirée par le maréchal Pétain sera la défense à outrance. Le pays s'enfermera dans sa citadelle hexagonale dans laquelle, hélas, on compte de nombreuses brèches, ce dont profitera l'ennemi, l'heure venue.

Il faut des fers à béton pour les ouvrages fortifiés et aussi des métaux non ferreux. Les mines de Lorraine ne chôment pas. M. Joseph non plus. Il passe des marchés juteux avec l'Armée. La province ne lui suffit plus. Il voyage à l'étranger, en Belgique surtout et aux Pays-Bas où il crée des filiales.

Son ascension a été fulgurante.

À cette époque, selon différents auteurs, il devient (ou est déjà) agent à la solde des Soviétiques et espion au service du III<sup>e</sup> Reich.

André Brissaud dans *Ce bon Monsieur Joseph* cite Pierre de Villemarest<sup>2</sup> :

*Un rapport de la Sûreté belge en date du 16 novembre 1935 fait état des relations suivies et des rendez-vous fréquents à Anvers de Joseph Joinovici avec le chef communiste belge Lalmand, qui siège à la direction des Affaires financières de la section ouest européenne du Komintern dont les bureaux sont dans le grand port belge. Monsieur Joseph est en effet membre de l'appareil du Komintern. Il travaille sur le plan financier sous les ordres de Raymond Guyot, secrétaire général de l'Internationale de la Jeunesse communiste. D'autre part, sous l'identité d'un certain Joseph Gabrielli, Joinovici s'est inscrit au Centre de liaison des travailleurs immigrés en France, organisme largement noyauté par les communistes.*

À première vue nous sommes surpris. M. Joseph, au cours de la carrière que nous venons de décrire, ne nous a pas habitués à des prises de position idéologiques, qu'elles se situent dans le monde communiste ou nazi. Le petit serrurier de Kichinev, l'immigrant famélique dans son réduit sordide de la Zone de Saint-Ouen, le chiffire pouilleux des ruelles misérables de Clichy, se serait-il transformé en maître espion jouant le double jeu ? Il est difficile de l'admettre. En ce qui concerne les nazis, on l'accuse de fournir par le biais des pays neutres que sont la Belgique et les Pays-Bas des métaux non ferreux aux Hitlériens, en vue de servir leur formidable effort de réarmement qui dans quelques années conduira à la seconde guerre mondiale. À l'occasion, il fournirait aussi des renseignements d'ordre militaire grâce aux relations nouées sur la ligne Maginot.

On ne prête qu'aux riches, comme on le verra plus loin. Néanmoins, lorsqu'on abordera les chapitres consacrés à l'existence inquiétante de Joseph Joinovici à partir de 1940, il faudra se souvenir de cette double accusation car elle explique d'une part la facilité avec laquelle Joinovici se trouvera à la tête d'une fortune colossale et, d'autre part, les étranges protections politiques, voire la coupable indulgence dont il bénéficiera lorsque l'heure des comptes aura sonné. Certains ont avancé que le Bessarabien aurait été recruté avant la dévolution de la Bessarabie à la Roumanie alors qu'il était encore sujet soviétique. Ils affirment qu'il aurait même appartenu à l'Armée rouge et aurait combattu dans ses rangs contre les armées de la contre-révolution russe blanche dirigées successivement par les généraux Denikine et Wrangel.

M. Joseph en soldat ? Le fou rire monte à la gorge. Une taupe soviétique enterrée jusqu'à ce qu'elle puisse sortir de l'ombre ? Ce serait accorder au modeste serrurier illettré

---

<sup>2</sup>. Pierre de Villemarest, *L'espionnage soviétique en France 1944-1969*, Nouvelles éditions latines, 1969.

de Kichinev un énorme capital de crédit dont on ne sait s'il rapportera des agios. Mais, pourtant, l'hypothèse n'est pas à exclure même si notre biffin, pour le moment, offre le spectacle d'un homme uniquement conditionné par l'appât du gain. Sa cupidité expliquerait qu'il ait pu se laisser séduire par le chant des sirènes nazies. Le III<sup>e</sup> Reich, à cette époque, recherche pathétiquement les matières premières dont il a besoin pour forger son outil de guerre (pas seulement métaux non ferreux mais aussi et surtout pétrole). Durant la guerre civile espagnole, qui va débiter en 1936, ses seules exigences, d'ailleurs, en échange de l'aide allemande et de l'envoi de la Légion Condor, seront l'attribution de droits miniers que lui accordera le général Franco.

En réalité, sur un plan plus général, c'est toute l'Europe qui résonne du battement des tambours et des premiers accents des trompettes guerrières.

Les affaires d'un Joinovici ne peuvent que prospérer dans cette ambiance martiale.